

Le schéma d'analyse du GERPISA. Questions préalables à son élaboration

Nous poursuivons dans cette rubrique le traitement des sept questions qu'il est apparu nécessaire d'éclaircir préalablement à la construction du schéma d'analyse du GERPISA (voir les Lettres 163 et 164). Ces questions récurrentes, qui n'ont pas reçu à ce jour de réponses explicites et largement diffusées au sein du GERPISA, peuvent inutilement limiter la participation du plus grand nombre à l'entreprise proposée. Elles concernent toutes le bien fondé scientifique, méthodologique et politique d'une approche en termes de modèles productifs. Cette approche apparaît en effet à certains d'entre nous comme privilégiant exagérément les conditions de la profitabilité des firmes, au détriment d'autres aspects de la vie en entreprise. Dans les deux Lettres précédentes, la question « Mais pour qui travaillons-nous ? » a été abordée. Ce mois-ci, la question traitée ci-dessous pourrait se formuler tout aussi brutalement : « Pourquoi le travail et les relations professionnelles ne sont plus au centre des discussions et de la réflexion au sein du GERPISA ? ». Dans les numéros suivants, on essaiera de répondre aux cinq autres questions. Elles peuvent se résumer de manière lapidaire ainsi : « Pourquoi parler de modèles productifs alors que la valeur réside aujourd'hui dans la conception et que les profits sont essentiellement financiers ? », « Trois *one best way*, au lieu d'un ! avons-nous vraiment avancé ? », « Ne tordons-nous pas le bâton trop dans l'autre sens, en sous-estimant pour les besoins de la démonstration les facteurs de convergence ? », « Le schéma d'analyse proposée par Robert Boyer et Michel Freyssenet est déjà une 'usine à gaz'. N'allons-nous pas le complexifier inutilement ? Il faut formuler des conclusions plus simples, plus directement opérationnelles », « Le schéma est trop simpliste, trop déterministe pour être utilisé par les chercheurs ».

« Pourquoi le travail et les relations professionnelles ne sont plus au centre de la réflexion du GERPISA ? »

Michel Freyssenet

Dans l'article précédent, « Mais pour qui travaillons-nous ? » (n°163 pour la version française, n°164 pour la version anglaise), nous avons été amené à traiter partiellement cette question. Les premiers points suivants rappellent ce qui a été déjà dit.

1. Début des années 80, le GERPISA a été effectivement créé par un petit noyau de chercheurs, économistes, historiens, sociologues, qui avaient été très impliqués dans les débats sur l'évolution de la division du travail durant la décennie précédente
2. Si les élaborations théoriques en sciences sociales du travail proposées à l'époque rendaient raisonnablement compte de la crise du travail des années 1965-74, elles ne permettaient pas d'expliquer la perte durable de profitabilité de nombreuses firmes après 1974 et l'impuissance des syndicats et des salariés à trouver des moyens efficaces pour lutter contre les suppressions d'emploi et la montée du chômage.
3. Un déplacement de l'analyse depuis celle du travail (considéré comme un fait universel, comme un objet auto-suffisant, prenant seulement des formes particulières sous le capitalisme) à celle du rapport social sous lequel aujourd'hui le travail s'effectue principalement, à savoir le rapport capital-travail, avait déjà été esquissé dans certaines

théorisations de la division du travail et dans certaines recherches sur des branches industrielles en crise avant 1974. Ce déplacement est alors devenu une nécessité évidente, tant sur le plan empirique que théorique et politique. Il en est résulté la création du GERPISA.

4. Le secteur automobile permettait d'opérer ce changement de point de vue dans les meilleures conditions. La construction automobile était régie mondialement par le rapport capital-travail. Elle entraînait une crise profonde. Elle avait été et elle était toujours le lieu d'élaboration de théories manageriales et de luttes sociales qui avaient considérablement influencé à la fois les politiques macro-économiques, les politiques sociales, les relations internationales et les autres branches d'activité. Elle avait fait l'objet en outre de très nombreuses recherches, notamment en sciences sociales du travail, et cela dans tous les pays.

5. Pour refonder l'analyse du travail, des travailleurs et des relations professionnelles sur une base scientifiquement beaucoup plus pertinente, il a donc fallu faire des détours considérables, transgresser les frontières disciplinaires, s'approprier des méthodes et réinterpréter des résultats élaborés sous d'autres paradigmes et dans d'autres buts, ...au risque de se perdre, de susciter l'incompréhension des collègues des sciences sociales du travail, de provoquer même le retrait discret de certains membres du GERPISA, inquiets de devoir parfois s'éloigner fortement de leurs terrains de recherche habituels et de leurs disciplines de formation et d'évaluation scientifique. Ces détours ont demandé beaucoup de temps. Ils trouvent, me semble-t-il, aujourd'hui, vingt ans après, leur pleine justification par les résultats obtenus.

6. La confrontation avec deux courants de recherche extérieurs au réseau a joué un rôle très important dans la trajectoire intellectuelle des membres du GERPISA. La première confrontation, qui a eu lieu au milieu des années 80, a été la confrontation, voulue par le GERPISA, avec la Théorie de la Régulation, dont un des chefs de file était et est toujours Robert Boyer. Cette théorie proposait une explication de l'entrée en crise de nombreux pays industrialisés par l'épuisement des gains de productivité à redistribuer en pouvoir d'achat des salaires que le « fordisme » avait permis jusque-là. Elle cherchait en outre à caractériser le nouveau régime d'accumulation en cours de constitution. Cette théorie macro-économique, très ouverte aux apports des sciences sociales du travail, donnait des outils d'analyse puissants pour comprendre l'évolution du contexte dans lequel évoluaient les firmes automobiles. Elle péchait toutefois à ce moment-là, au moins dans les travaux de certains de ses adhérents, par sa prétention à rendre compte aussi des trajectoires et de l'organisation des firmes, de l'organisation et des conditions de travail, en projetant le macro sur le micro et vice versa, sans beaucoup de médiations. Les travaux effectués alors par le GERPISA permirent d'affirmer la diversité des trajectoires des firmes et des organisations du travail. Ils conduisirent à poser la question de l'origine de cette diversité au sein d'un régime d'accumulation, censé être le même dans tous les pays industrialisés à quelques variantes près.

La deuxième confrontation majeure, qui a eu lieu au cours des années 90, a été la confrontation avec la théorie du « nouveau modèle productif », dont la théorie de la *lean production* fut l'expression la plus aboutie. Le GERPISA disposait d'un bagage empirique, méthodologique et théorique important pour contester vigoureusement cette thèse. Le premier programme international du GERPISA démontra clairement qu'il n'y

avait pas de *one best way*. Mais il permit aussi de reprendre la question, laissée en suspend, de l'origine de la diversité des trajectoires des firmes et des organisations du travail. Nous voulions en effet non seulement soumettre la thèse de la *lean production* à l'épreuve d'une analyse historique et structurale, mais aussi parvenir à une thèse pouvant se substituer à celle d'IMVP dans le débat scientifique. En proposant à Robert Boyer de participer à nos travaux, l'intention était alors clairement, non seulement de disposer des compétences macro-économiques qui faisaient défaut au GERPISA et des acquis de la Théorie de la Régulation en la matière, mais aussi d'amener celle-ci, à travers Robert, à aborder les questions que nos recherches posaient et lui posaient particulièrement, et ce faisant à contribuer à atteindre le but fixé. La décision de proposer à Robert Boyer, entre tous les économistes de la Théorie de la Régulation, de participer à nos travaux n'a pas relevé du hasard ou des circonstances. Outre qu'il en était le principal animateur, Robert avait toujours été plus prudent, plus interrogatif, que certains membres de son courant de recherche, quant à la possibilité de projeter la théorie macro sur le micro et de généraliser le « fordisme » à tous les pays industrialisés, voire aux pays en voie de développement. Sur le plan intellectuel, l'enrichissement mutuel est allé au-delà de toute espérance. Nous disposons maintenant d'outils pour penser la diversité limitée et renouvelée des modes de croissance nationaux, des stratégies de profit des firmes et des modèles productifs, et ce faisant du contenu et des organisations du travail. Ces outils peuvent permettre de construire le schéma d'analyse du GERPISA, que nous appelons de nos vœux. Robert a repris récemment les résultats précédents dans un article de *l'Année de la Régulation* (n°6, 2002-2003, Presses de Science Po) « Variété du capitalisme et théorie de la régulation », en montrant comment ils étaient issus des travaux du GERPISA et l'importance qu'ils pouvaient avoir dans l'évolution de la Théorie de la Régulation.

7. Conclusion : nous nous sommes éloignés du travail et des relations professionnelles que pour en fait mieux y revenir. Nous disposons maintenant d'outils permettant de sortir des impasses dans lesquelles se fourvoient les sciences sociales du travail depuis de trop nombreuses années : c'est-à-dire la recherche de la ou des tendances qui annonceraient les caractéristiques du travail de demain, ou l'affirmation que la culture, le système éducatif, le système de relations professionnelles, voire le système politique national détermineraient le contenu, l'organisation et les pratiques de travail. À dire vrai, l'éloignement de la réflexion du GERPISA du thème du travail n'a été qu'apparent. Car l'incertitude du travail a été placée très tôt, comme l'incertitude du marché, au cœur des choix de stratégie de profit et de compromis de gouvernement d'entreprise. La confrontation des observations de terrain, notamment dans le domaine du travail et des relations professionnelles, avec les élaborations théoriques successives a été systématiquement menée et renouvelée. Aussi, il n'est pas étonnant qu'à l'arrivée le thème du travail soit quasiment présent à toutes les pages dans le petit ouvrage de synthèse *Les modèles productifs*.

8. Le plus important à retenir est que les différences d'évolution de contenu, d'organisation et de conditions de travail que l'on observe peuvent maintenant être analysées pour ce qu'elles sont, à savoir des différences réelles, et non des manifestations de retards ou de résistances à une tendance universelle et irréversible ou l'expression d'une réalité extérieure au champ de l'analyse (le capitalisme, la culture, le système politique, etc.).

Il résulte du schéma RB/MF que le travail et son évolution ont toute chance d'être mieux compris en prenant en compte, dans le cas du rapport capital-travail, la capacité des configurations socio-productives à répondre aux exigences de la stratégie de profit poursuivie et le degré de pertinence de cette même stratégie par rapport aux modes de croissance nationaux.

D'ores et déjà, nous pouvons percevoir clairement ce qui différencie par exemple le travail sous le modèle taylorien, du travail sous les modèles fordien, sloanien ou toyotien, alors que les trois premiers modèles sont habituellement confondus et que le quatrième a été présenté comme radicalement différent. De la même façon, nous pouvons comprendre les différences d'organisation de la conception en considérant les stratégies de profit adoptée et de compromis de gouvernement conclu par les firmes étudiées, au lieu de hiérarchiser ces organisations selon un critère d'efficacité censé être commun à tous. Nous pouvons également dès maintenant interpréter les compétences requises dans la distribution automobile en fonction des stratégies de profit poursuivies.

9. Le plan de recherche pour l'élaboration du schéma d'analyse du GERPISA consisterait donc dans le domaine du travail à revisiter ses différents aspects à la lumière des concepts élaborés. Pourraient ainsi être reconsidérés : contenu, organisation, conditions et pratiques de travail, choix techniques, systèmes de recrutement, de salaire, d'horaire, d'évaluation, de promotion, d'expression et de représentation, types de conflits et de compromis, types d'organisation et de stratégies syndicales, etc., tant en fabrication, qu'en conception et en distribution, et cela tout au long de la chaîne de la valeur, des fournisseurs aux distributeurs en passant par les constructeurs et leurs filiales. Le questionnement systématique du terrain à partir des concepts élaborés (rappelons que le terrain ne parle que si on lui pose implicitement ou explicitement des questions, et que la qualité des réponses obtenues est directement liée à la pertinence des questions posées) ne manquera pas à son tour de susciter une évolution des dits concepts.

10. Mais il faut envisager à terme des transformations profondes du schéma lui-même. Il est en effet des questions très importantes qui n'ont pu être approfondies et documentées ou qui volontairement ne l'ont pas été pour ne pas multiplier les préalables théoriques. Et pourtant les réponses à ces questions peuvent amener à faire évoluer sensiblement les concepts de base, voire à en changer. Citons quelques unes de ces questions qui touche au thème du travail.

On sait que l'incertitude du marché et l'incertitude du travail sont liées à travers le volume du revenu national et sa forme de distribution, c'est-à-dire, pour une bonne part, à travers les fruits du travail salarié et leur répartition. Quel est dès lors le statut exact du marché, que nous avons mis au même plan que le travail, plus par simplification que par conviction, alors qu'il lui est en partie subordonné ?

Si le rapport capital-travail et par extension le capitalisme prennent des formes différentes, non seulement historiquement, mais aussi à la même époque, qu'est ce qui en fait l'unité irréductible à d'autres formes d'organisation sociale ? On sait qu'une des réponses est la forme particulière que prendrait la division du travail sous ce rapport social là. On sait aussi que la division du travail est une des sources majeures de l'élargissement du marché.

11. Les différents aspects du travail et des relations professionnelles se trouvent disséminer dans plusieurs catégories du schéma d'analyse : bien sûr la relation salariale, mais aussi l'organisation productive et surtout le compromis de gouvernement d'entreprise et l'incertitude du travail. On peut apprécier aujourd'hui le progrès considérable et les perspectives prometteuses de recherche dans le domaine du travail qu'a permis le déplacement de l'analyse de l'objet travail en lui-même au rapport social sous lequel il s'effectue principalement : le rapport capital-travail.